

## **La vision de Michel Chiha et l'avenir du Liban**

Je me suis retrouvée, à deux reprises, éloignée de Michel Chiha, de ses idées et de son expérience. Une fois en raison de mon appartenance à un courant opposé au maronitisme politique et à son hégémonie, sans distinction entre ses pratiques –objet de contestation –et ses pères fondateurs qui refusent de porter cette responsabilité. Et la deuxième du fait de ma formation de psychologue. Mais les circonstances, sans doute doublées de mon caractère, m'ont poussée à mener des recherches approfondies sur l'histoire politique de mon pays et son système pour essayer de comprendre comment nous en sommes arrivés là.

Et voilà que je me surprends à faire irruption dans ces domaines où je me suis retrouvée de manière quelque peu clandestine.

Michel Chiha était doté de grandes qualités. Il a été qualifié d'idéaliste, de réaliste, d'homme aux multiples facettes mais surtout de théoricien de l'État libanais.

Sans compter sa capacité de penser l'avenir en analysant l'occupation de la Palestine et la mondialisation. Très tôt, il a mis en garde contre les risques que pose Israël pour le Liban et la région. Il a évoqué deux types de pression sur le Liban : la pression extérieure qu'il a évoquée même avant l'occupation de la Palestine, les Accords du Caire et l'apparition du Fatah Land, en passant par l'occupation du Liban par Israël puis par le régime syrien, jusqu'à la domination d'une communauté en particulier, même sous couverts différents.

Le deuxième type de pression qui est fondamental émane de la nature : l'emplacement géographique du pays entre la montagne majestueuse et la côte étroite dote les Libanais d'une caractéristique de base qui est la prise de risques, contrairement aux Syriens ou aux Palestiniens qui sont plus attachés à l'intérieur.

Ceci a eu des répercussions considérables sur l'existence du Liban et son développement depuis des centaines, voire des milliers d'années.

Cette approche a constitué la pierre angulaire de la vision de Chiha de la situation libanaise. Lorsqu'il évoque la présence et les spécificités du Liban à travers l'histoire, il ne le fait pas au hasard ou par chauvinisme, mais en se basant sur des données historiques. Son retour aux anciens atlas qui ont dessiné les premières cartes du monde lui ont permis de remarquer que l'histoire alors connue s'étendait de l'Égypte antique et du delta jusqu'aux frontières du Liban. C'est pour cela qu'il a déduit ce qui suit : l'histoire commence ici. On parle bien sûr de l'histoire écrite, celle représentée dans les cartes.

Le Liban est mentionné à maintes reprises dans les archives égyptiennes et la Torah, ce qui en fait un pays qui existe, depuis le début, avec les peuples qui ont été témoins de la naissance de l'histoire. Depuis le quatrième millénaire, les offensives égyptiennes empruntaient la voie qui s'étend de Tyr au Mont Hermon pour atteindre l'Euphrate. Cette montagne, ou parcelle de terrain plutôt, portait le nom de « Liban ».

Il n'est pas question de chauvinisme ici, à l'instar des idées nazies ou fascistes prônant le concept de race supérieure, comme l'a affirmé un journaliste. Il s'agit d'une description de

faits géopolitiques qui sont toujours pris en compte de nos jours. Ne qualifie-t-on pas l'Égypte de « don du Nil » ? C'est d'ailleurs dans cette optique que le sociologue égyptien Gamal Hamdane a écrit son œuvre « La personnalité de l'Égypte ».

La géographie a sa présence, ses leçons et son influence. Son poids aussi. Chiha s'appuie sur les théories de l'historien Toynbee pour conclure que les habitants de cette région côtière ont toujours vécu « dangereusement », compte tenu de leur emplacement géographique et de ses spécificités. Ce sont des marins montagnards différents de leurs voisins. A l'époque, ils avaient, comme Internet aujourd'hui, la faculté d'être présents partout en même temps. Il a donc eu recours au terme théologique « ubiquité » pour les décrire.

Il est indéniablement très difficile d'aborder tous les aspects de sa pensée et de ses œuvres. Je me contenterai donc de mettre en lumière sa position vis-à-vis de la patrie et des Phéniciens.

Pour lui, l'amour de la patrie est loin d'être une idée fanatique aveuglante qu'il a voulu exporter de manière factice ou opportuniste dans le seul but de justifier l'État du Liban.

Il affirme que le nationalisme a occupé une place plus importante au cours du Moyen-âge, avec la monarchie centralisée, la gestion administrative, les moyens disponibles et la vitesse, prenant sa forme ultime sous Richelieu, un des fondateurs de l'État moderne. Ce concept, dit-il, n'a pris tout son sens actuel qu'au cours du XXe siècle avec le progrès des concepts d'humanité et de monde uni.

Ceci permet d'établir une différence entre un nationalisme systématique limité et mortel et l'un des sentiments les plus nobles et les plus légitimes, à savoir l'amour de la patrie.

(Il vaudrait mieux utiliser en arabe le terme patriotique pour patrie plutôt que nationaliste pour nation indépendamment du débat européen sur l'État-nation).

C'est ainsi que naît l'amour de la patrie, en fonction des liens émotionnels et intimes entre les lieux et les personnes qui y vivent. On entend par là l'attachement à un foyer, à un visage aimé, à un village ou même à un quartier...auquel se résume parfois la nation. Parce que l'amour d'un pays de la taille d'un continent que nous connaissons si peu est un sentiment factice. Le sentiment de patriotisme devient alors empreint de vanité et d'orgueil plutôt que d'amour, et de ce lien de solidarité qui est le propre de l'appartenance (à un troupeau) plus que l'amour. L'appartenance à une province ou à une ville revêt alors une plus grande importance. C'est d'ailleurs ce qu'Alexis de Tocqueville a formulé en d'autres termes.

Au Liban, cet amour de la patrie s'est mêlé au facteur confessionnel qui consistait au départ à rechercher davantage de justice dans la représentation pluraliste des confessions. Cependant, ceci est devenu avec le temps un moyen de servir les intérêts des confessions par l'intermédiaire de personnes et de symboles.

Selon Chiha, l'essence du problème libanais est qu'on arrive à compter un certain nombre de « familles » spirituelles qui « moralement » et « intellectuellement » s'alimentent parfois de façon très différente et qui « assimilent » différemment les aliments qu'elles reçoivent (p. 28). Cette mauvaise assimilation est devenue une caractéristique permanente.

Cependant, il a estimé que l'harmonie était possible au fil des ans. Laisser le temps au temps permettrait d'atteindre l'équilibre durable souhaité, à condition d'optimiser l'utilisation du temps pour renforcer l'idée de la patrie.

Sans compter les efforts vains dans son discours à l'occasion de la commémoration du premier septembre 1936 : quel effort a-t-on donc accompli au Liban pour l'enseignement national et civique ? Quelle propagande ? Pour cette fête nationale elle-même, qui doit constituer le rassemblement le plus naturel, le plus légitime de tous les Libanais autour de leur drapeau, autour de leurs espoirs, quelle préparation intellectuelle et morale a été faite ? Nous célébrons cette fête mais le confessionnalisme n'a fait que prendre de l'ampleur au lieu de s'atténuer.

Regardez où nous en sommes.

Pourquoi en sommes-nous arrivés là ? Parce que les différentes confessions ont commis tous les actes interdits et parce que chacune a essayé de dominer les autres. Nous sommes aujourd'hui au cœur des appréhensions de Chiha en ce qui concerne « la mise en péril de l'existence même de l'État ». Nous avons déjà averti : supprimez une confession et vous faites une dissidence. À des hommes qu'on a élevés dans l'idée que voler l'État c'est être habile, comment peut-on demander qu'ils fassent rigoureusement de l'impôt sur le revenu leur loi ? Comment peut-on demander qu'ils aient le souci de l'intérêt général et qu'ils construisent la cité ? Et j'ajouterai : comment pouvons-nous leur demander d'abolir le confessionnalisme qui est la raison de leur présence au pouvoir et l'origine de leurs privilèges en tant que classe ?

N'avons-nous donc pas remarqué que ce confessionnalisme est renforcé par la nouvelle loi électorale et les élections ?

La morale individuelle et le respect de la loi qui, selon lui, viennent au secours de la loi et inculquent le sens de la vie en société, ont disparu. Un État sans loi, voici ce que nous sommes devenus.

Quand on voudra sérieusement que le Liban cesse d'être un pays « confessionnel » il faudra que chaque confession consente, sans trop de cris, à être quelquefois représentée en deçà de son importance. La compensation sera que chacune pourra l'être parfois au-delà. Ne suffit-il pas d'une représentation confessionnelle proportionnelle à la Chambre des députés pour garantir l'équilibre nécessaire ? Qu'en est-il de l'administration et ailleurs ? Un Druze compétent ne représente-t-il pas tous les citoyens ?

Si tout ce peuple veut vivre une balance à la main, mettant un ministre en face d'un ministre et un greffier en face d'un greffier, il faudra que tous nous donnions notre langue au chat. À ce prix on mènerait finalement ce pays à des difficultés insolubles.

Ce qui me surprend plus que tout, c'est que les idées et les écrits de Chiha sur les Phéniciens soient polémiques. Au lieu que l'idée de la Phénicie fasse l'unanimité, en renforçant l'appartenance à une patrie dont les racines historiques et les réalisations font la fierté des habitants, les Libanais ont réussi à en faire une ligne de démarcation entre deux appartenances conflictuelles plutôt que complémentaires et réconciliées. Comme si les origines phéniciennes

du Libanais éradiquent l'appartenance arabe ou constituent une entrave à celle-ci ! Et comme si la langue arabe n'était pas elle-même un alphabet contenant beaucoup de mots d'origine phénicienne-cananéenne !

Il s'agit là d'un comportement propre aux Libanais. Ils ont cette capacité exceptionnelle de transformer leurs grandes réalisations en des problèmes qui les désunissent.

Je me souviens que le livre d'histoire dans lequel j'étudiais titillait mon imagination avec cette jolie princesse qui avait pris le large pour échapper à l'autoritarisme. C'est ainsi que Carthage avait vu le jour. Je l'avais accompagnée dans sa promenade sur la plage de Tyr lorsque son chien l'a guidée par hasard jusqu'au coquillage murex et la couleur pourpre.

Nos livres ont accordé une importance aussi grande à la découverte de la couleur qu'à l'invention de la langue, si ce n'est plus. Ce qui a rendu l'invention de l'alphabet ordinaire et légère, ne lui accordant pas la place qu'elle mérite dans notre esprit. Le progrès qualitatif qu'a représenté l'alphabet est de nos jours complètement absent de la conscience humaine comme l'affirme Marshall McLuhan, célèbre pour son livre « La galaxie Gutenberg ». Dans son ouvrage « Pour comprendre les médias », il évoque le mythe de Cadmos qui s'en est allé libérer l'Europe du joug de Zeus, en semant les dents du taureau le long des plages grecques, symbolisant ainsi l'alphabet. Mais nous méprisons les mythes.

L'importance de l'alphabet a ainsi été résumée par l'historien E.H. Gombrich :

« Avec 26 petits symboles simples, vous pouvez écrire ce que vous voulez. L'idée que chaque symbole représente un seul son, et qu'avec 26 symboles seulement vous puissiez écrire tous les mots, était une invention nouvelle. Une invention qui n'aurait pu être possible sans les efforts continus de quelques personnes qui maîtrisaient l'art d'écrire. Je ne parle pas uniquement des textes sacrés ou des chants religieux, mais de toutes sortes de lettres, de contrats et de reçus. Ces inventeurs étaient des commerçants, des hommes qui ont parcouru les mers de long en large, se livrant à des échanges commerciaux dans tous les pays. Ils ont vécu à proximité des Juifs, dans les ports de Tyr et de Saïda. Ce sont des villes bien plus grandes et plus puissantes que Jérusalem et tout aussi vibrantes que Babylone. Il s'agit des Phéniciens. » Certains affirment qu'il ne s'agit pas d'une invention puisque puisqu'elle a été précédée par d'autres écritures. À ceux-là je dis que la découverte de Freud de l'inconscient a également été précédée par quelques écrits à ce sujet. Cela n'en fait pas moins le père de l'inconscient.

En pleine lutte politique, nous marginalisons – pour ne pas dire ridiculisons – une des plus grandes inventions de l'histoire de l'humanité. Une invention aussi importante que celle du feu ou de la roue. McLuhan affirme que cette invention a changé les relations entre les hommes. Ils sont passés de la pensée mythique et magique à la pensée rationnelle, et du monde organique de l'oreille au monde pragmatique de l'œil. Ceci marque le début du passage de la civilisation occidentale à ce qu'on appelle la pensée rationnelle. Quant à nous, nous n'avons pas tiré profit de l'invention des Phéniciens qui continuent d'ailleurs de faire l'objet de conflit comme s'ils étaient des ordures. Et nous avons conservé cette idée absurde.

Personnellement, je ne trouve aucune contradiction entre mes origines phéniciennes et mon identité arabe. La diversité des appartenances est richesse et harmonie.

Les patries reposent sur une mythologie selon laquelle la littérature, la pensée et l'imagination jouent un rôle primordial dans la création d'une image, fictive ou réelle, de la patrie. Un mythe qui constitue le moteur ou cœur battant qui insuffle la vie aux infrastructures de la patrie et contribue à la mise en place d'une identité nationale commune. Aldous Huxley affirme que les patries ont été, en grande partie, inventées par leurs poètes et romanciers. Dans l'histoire moderne, Saïd Akl et les Rahbani nous ont présenté une mythologie du Liban dont ils ont rêvé, en mettant toujours en garde contre le piège de l'extrémisme et du chauvinisme.